THÉATRE

RÉVOLUTIONNAIRE.

BIBLIOTHÈQUE
DE
M. T.
1362



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,

FRATERNITÉ

OU



Utilité (1)
du Divorce !
Com. en 3 act.
par Prévost
ainé.

THÉATRE

REVOLUTIONNAIRE.

LIBERTÉ, ÉGALITÉ,

FRATERNITÉ

L'UTILITÉ
DU DIVORCE,

BIBLIOTHÈQUE DU SÉNAT

COMÉDIE

EN TROIS ACTES, EN PROSE;

PAR PRÉVOST,

Artiste Dramatique, et Directeur du Théâtre Sans Prétention;

Représentée, pour la première fois, à Paris, le 24 fructidor an 6.

SECONDE ÉDITION.

A PARIS,

Chez FAGES, Libraire, rue Meslé, N°. 25, & boulevard St.-Martin, N°. 26, vis-à-vis le Théâtre des Jeunes-Artistes;

Et chez les Marchands de Nouveautés.

AN X. — 1801.

PRÉFACE.

L'ITALIEN marié à Paris, m'a donné l'idée de cette pièce. Bien des gens vont dire en voyant l'intitulé : voilà encore du triste ; eh bien, l'on se trompe, c'est au contraire du gai : l'on a beaucoup ri à la représentation ; c'est parce que l'on y rit encore tous les jours que je la fais réimprimer. Ce n'est pas sans difficulté, que sous le règne de la liberté, elle a obtenu l'approbation du Censeur ; ce n'est qu'aux conditions marquées à l'original, telles que les voici : et il faut dire que dans Paris, la moitié des femmes courent les rues habillées en hommes.

« Ne point travestir un homme en femme, et lui donner ainsi déguisé une femme en » garde. Cette situation, sur-tout aussi prolongée qu'elle l'est, prête à des idées con- » traires aux mœurs. La dénomination de Monsieur ne peut subsister, sur-tout donnée » à Dorimon. Passer les endroits rayés. Vu au Ministère de la Police générale ; le chef » de la première division, le 16 thermidor. »

Notez que l'approbation est sans signature et sans année.

Voilà donc ma pièce approuvée et réduite de manière qu'il n'y en a point. Que faire? Pester tout bas contre la liberté. Cependant, après avoir réfléchi, j'écrivis la lettre suivante :

Citoyen, je me conformerai volontiers aux suppressions que vous avez faites dans ma pièce intitulée *l'Utilité du Divorce*, excepté le déguisement de l'homme en femme, sans lequel il ne pourroit y avoir de pièce. Vos grandes occupations vous ont sans doute empêché de voir qu'il n'y a aucune indécence dans ce déguisement ; qu'il ne reste point seul avec la femme ; que c'est son cousin ; qu'il est amené par son père, et qu'ils sortent sur-le-champ pour se rendre chez ses amis ; que le jeune homme a le plus grand intérêt à ne point découvrir son sexe, qu'il n'y a que le jaloux qui se trouve instruit. A la fin de la pièce, tous les interlocuteurs le croient femme ; il se trahit lui-même, en disant : si j'avois eu mon épée, etc.

La morale qui est répandue dans toute la pièce, est assez forte pour contribuer à la correction des mœurs ; c'est mon seul but : et j'ai l'orgueil de croire que cette pièce peut être mise au nombre de celles qui soit les plus utiles à la société.

Pardonnez toutefois, si je prends la liberté de vous écrire ; mais mon temps m'est si précieux, que je ne puis aller moi-même vous faire mes petites observations, et vous prie de me croire avec respect aux loix, votre Concitoyen, PREVOST, Directeur du Théâtre Sans Prétention.

Nota. Quant aux phrases supprimées, je crois que l'on ne doit point me savoir mauvais gré de les avoir employées. J'ai mis cette scène de maître à danser, pour faire voir l'indécence de ceux qui montrent cette futilité ; il y en a qui la poussent jusqu'à faire déshabiller les femmes ; j'en ai vues en chemise avec un seul caleçon, prendre des leçons.

Quant à la phrase des voleurs, il faudroit donc aussi empêcher les colporteurs de crier, tous les jours, des vols et des assassinats : cependant, je vous le répète, que je me conformerai à ces suppressions.

Voyant que je n'avois point de réponse, je me décidai à faire représenter ma pièce ; mais le lendemain ce n'est plus le Ministre de la police, c'est le Bureau central qui m'écrivit une lettre, par laquelle l'on me mande d'apporter sur-le-champ le manuscrit : disant que l'on avoit avili le nom de Citoyen, en le prodiguant à un être dégradé ; que la soubrette l'avoit prononcé avec malignité, que je dise son nom et celui de l'Auteur, ainsi que leur demeure, afin que l'on puisse sévir contre eux avec toute la sévérité des loix. Me voici donc encore une fois à réfléchir sur ce que pouvoit signifier l'exergue de la lettre du Bureau central, *liberté, égalité*. Cependant ma pièce est arrêtée, et je suis, en attendant que l'on vienne me chercher, ainsi que la soubrette, pour jouir de cette liberté dans quelque étroite prison ; mais j'ai eu le bonheur de ne point voir arriver mon ange conducteur. Flottant toujours entre la crainte et l'espérance, je résolus d'envoyer au Ministre la lettre du Bureau central, accompagnée de celle-ci :

Citoyen, je prends la liberté de vous écrire, pour vous demander la conduite que je dois tenir. Après avoir suivi ponctuellement vos ordres, et observé les suppressions que vous avez faites dans ma pièce, cependant je reçois du Bureau central la lettre ci-jointe.

Je me trouve humilié d'être traité de cette manière sans l'avoir mérité ; j'ai toujours suivi la loi que l'on m'a imposée ; mais encore faut-il qu'il y ait une règle déterminée Vous m'ordonnez de dire Citoyen, l'on m'en fait un crime ; je veux bien croire que ce sont des agens ineptes, qui ont mal fait le rapport : disant que le mot *Citoyen* a été répété dans toute la salle. C'est une fausseté ; l'on a beaucoup ri du personnage qui vient donner une leçon de danse, ayant une difficulté de parler, et les jambes torses. C'étoit ce que je m'étois proposé en faisant cette scène ; car la manière d'écrire d'aujourd'hui est toute différente que par le passé ; l'on ne peut faire écouter la morale, si elle n'est assaisonnée de quelques plaisanteries. Je reviens à mon personnage, qui est un parfait honnête homme, un français, et qui n'est point un être dégradé pour être contrefait. Je vous prie, Citoyen, de décider, si je dois dire Citoyen ou Monsieur, dans la scène du maître de danse. Je vous soumets de nouveau le manuscrit, et suis en attendant tout de votre justice ; votre Concitoyen, PREVOST.

Encore point de réponse, et moi de pester de nouveau, et de maudire un métier obligé d'être soumis aux caprices de différentes autorités qui ne s'entendent pas entre elles : c'est ainsi que l'on est ballotté, et les intérêts n'en souffrent pas moins : mais nous sommes *libres* ; l'on doit passer par-dessus tout, pour jouir d'un si grand bienfait : il est vrai qu'il y en a à qui cette liberté a fait beaucoup de bien, mais c'est à celui qui ne connoît point de frein ; qui passe par-dessus toutes les convenances sociales ; qui, sachant que le peuple est plutôt porté d'inclination à se pervertir qu'à s'instruire, imagina des établissemens funestes aux mœurs ; comme maisons de jeux, de débauches, assemblées crapuleuses, connues sous le nom de bastringue, où l'homme même peu scrupuleux, rougiroit d'entrer. Cependant, sous les auspices de la liberté, ces manières d'amusemens sont tellement devenues en vogue, que c'est une épidémie ; aussi je pleure sur le sort de notre malheureuse France : que de suicides, d'assassinats s'ensuivent de pareilles licences ; que de ménages perdus par le jeu, de santés altérées par les suites de toutes ces débauches ; quelle ignorance succédera à la suite d'un siècle qui se passe dans le libertinage, causé par le mot liberté que l'on a jamais compris ! L'honnête homme gémit et se tait. Craignant d'être victime de cette liberté qui s'est trouvé dégénérée en licence ; je crois même que je ne ferai pas mal de me taire aussi, car les censeurs pourroient me faire appercevoir que cette liberté n'est que le mot, et non pas la chose.

Revenons plutôt à ma pièce. N'ayant donc point de réponses, point de nouvelles, ne voyant point d'ange conducteur, j'ai pensé que j'étois oublié, ou que l'on n'avoit point trouvé mon crime assez grand, que j'étois assez puni par la bourse. Chaque jour le Public me demandoit pourquoi je ne représentois plus cette pièce, et ne voulant pas lui en dire la raison, je lui donnai pour réponse, une indisposition d'Artistes. Ma défaite ne fut pas pour lui argent comptant ; il vouloit me forcer de m'expliquer : pour ne point lui déplaire, je résolus de rejouer la pièce, et il en fut fort satisfait. Je n'ai point reçu de nouveaux ordres, et j'ai continué de la représenter. Je vous l'offre donc aujourd'hui ; ce n'est pas un chef-d'œuvre, c'est seulement une petite morale, entortillée d'une petite intrigue plaisante pour vous désennuyer, et vous faire voir l'utilité de la loi du divorce, que beaucoup de gens ont blâmée, faute d'avoir réfléchi au bien qu'elle pouvoit faire. Je conviens aussi qu'elle peut être nuisible, et qu'elle fait faire des mariages par la facilité de les briser ; mais il est certain que celui qui a mauvaise intention, trouve toujours les moyens de faire le mal. Cette loi ne le favorise donc en rien, et dégage de l'esclavage de malheureuses femmes qui ont eu la faiblesse de se laisser tromper, ou qui auroient été forcées par leur parens, de former des nœuds contre leurs inclinations. Si, dans ma pièce, j'ai tâché de prouver l'utilité de cette loi, j'invite toujours ceux qui la liront, de profiter de la dernière phrase que la soubrette adresse au Public.

Votre Concitoyen, PREVOST.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
ARISTE, jaloux.	*Leroy.*
CLARICE, sa femme.	*Lacroix.*
DORIMON, père de Clarice.	*Larue.*
CLITANDRE, neveu de Dorimon, sous les habits et le nom de Lucinde.	*Auguste.*
LISETTE, suivante de Clarice.	*F. Leautier.*
PASQUIN, valet de Mde Araminte.	*Boulanger.*
ARAMINTE, amie de Clarice.	*Emilie.*
ISIDOR, mari d'Araminte.	*Lepreux.*
Un Maître à danser.	*Lacroix.*
CROCHET, serrurier.	*Prévost.*

L'UTILITÉ DU DIVORCE.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente l'appartement d'Ariste.

SCENE PREMIERE.

ARISTE, CROCHET.

ARISTE.

Monsieur Crochet, êtes-vous bien sûr de vos serrures?

CROCHET.

Soyez tranquille; personne n'est dans le cas de les ouvrir. Le plus fameux voleur pâlit devant une serrure faite de ma main: un trésor est en sûreté quand.....

ARISTE.

Quand on vous en a donné votre part, n'est-ce pas?

CROCHET.

Comment, que voulez-vous dire?

ARISTE.

Mais ne viens-je pas de vous donner trois cents soixante francs? c'est bien une partie de trésor.

CROCHET.

Mais, Citoyen, je l'ai bien gagné; je vous ai donné de la marchandise à proportion de l'argent que vous m'avez donné, et vous n'avez pas lieu de vous plaindre.

ARISTE.

Je ne me plains pas; mais je vous recommande le plus grand secret, et faites-moi le serment que vous ne ferez jamais de serrures semblables à celles que vous avez posées dans tous mes appartemens.

CROCHET.

Je vous ai donné ma parole, et vous pouvez m'en croire.

ARISTE.

Mais êtes-vous bien sûr de vos garçons?

CROCHET.

Mes garçons ne sont point instruits de mon secret; je ne finis jamais devant eux des ouvrages de cette importance. Je suis bien votre serviteur. Quand vous aurez besoin de mon ministère, vous savez bien où me trouver: Crochet, serrurier-méchanicien, rue du Cadenas, à la serrure virginale.

SCENE II.

ARISTE, *seul.*

Ah! me voilà rassuré. Ce n'est pas que je soupçonne la vertu de ma femme; mais les mœurs sont si corrompues, que l'on ne sauroit trop se mettre en garde contre les séducteurs.

Il en est à présent d'une femme comme d'un bien quelconque; le premier qui le voit cherche à s'en emparer; l'on ne respecte plus les droits d'un époux. Pour rendre la mienne tranquille, et la dégager du soin de défendre son honneur, je viens de la mettre en sûreté.

SCÈNE III.

ARISTE, LISETTE.

LISETTE.

Sans être importune, pourrai-je avoir un moment d'audience?

ARISTE.

Que me veux-tu ?

LISETTE.

Mon congé.

ARISTE.

Mais quelle raison t'oblige à me demander ton congé ? De quoi te plains-tu ? Est-ce que tu as trop de peine dans cette maison ? Ma femme te charge-t-elle de besogne plus que tu n'en peux faire ? LISETTE.

Non, ce n'est point cela.

ARISTE.

Enfin, dis-moi, pourquoi veux-tu nous quitter ?

LISETTE.

C'est que je ne puis m'accorder de votre manière de voir; ainsi, mon congé. ARISTE.

Je suis surpris que tu me tiennes un pareil langage, toi qui paroissois si attachée à ma femme; tu m'as dit cent fois, lorsque je me suis marié, que tu ne quitterois jamais ta maîtresse; que tu avois été élevée avec elle, et que telles peines qui puissent lui arriver, tu ne l'abandonnerois point. Te plains-tu de moi ? je ne t'ai jamais donné sujet de mécontentement; tu fais dans la maison tout ce que tu veux.

LISETTE.

Je ne me plains de vous en aucune manière; mais je veux mon congé. ARISTE.

Mais c'est donc de ma femme ?

LISETTE.

Encore moins; mais mon congé.

ARISTE.

Tu ne partiras pas sans que je sache la véritable cause de ton départ. LISETTE.

Eh bien, puisqu'il faut vous le dire, c'est que j'aime à voir le monde. ARISTE.

Mais manque-t-il de monde ici ? La maison est pleine du matin au soir. LISETTE.

Oui; aujourd'hui c'est un maçon qui vient murer les fenêtres; demain un menuisier pour doubler les portes. Hier un serrurier

nous garnit de grilles, de verrous, de clefs, de cadenas. Cette maison est pire qu'une prison.

ARISTE.

Allons, ma chère Lisette, ne me quitte point; je veux faire ton bonheur, lorsqu'il se présentera un parti convenable pour toi. Je me charge de la dot.

LISETTE.

Si, en attendant, vous prêtez cette dot à modique intérêt, je crois bien qu'elle aura le tems de tripler; car, qui voulez-vous qui vienne me chercher ici, en voyant cette maison grillée du haut en bas ? personne n'osera jamais s'y présenter pour y entrer; l'on diroit que c'est un enfer, et que c'est le diable qui y demeure.

ARISTE, *lui donnant une bourse.*

Allons, finis tout ce badinage; et dis-moi sincèrement ce que ma femme pense des précautions que je prends.

LISETTE.

Je crois qu'elle n'y fait guère attention; mais moi je ne suis pas de même; et si j'avois un mari qui pense comme vous, je ne sais pas ce qu'il arriveroit; je ferois un beau tapage.

ARISTE

Ne t'avises pas de donner à ma femme un pareil conseil; tu troublerois la paix de notre ménage.

LISETTE.

Ne craignez rien, je parle pour moi, et quand je le ferois, madame votre épouse n'en profiteroit pas; elle est trop docile, et je vous trouve très-heureux d'avoir pu la former à votre humeur. Un mari italien pour une française; une alliance pareille n'est pas bien avantageuse pour la femme.

ARISTE.

Lisette, trêve de plaisanterie. Retournes auprès de ma femme, vantes-lui ma douceur; dis-lui que de tous les maris, je suis le plus doux, le plus complaisant.

LISETTE.

Si cela est ainsi, je ne sais pas comment dans votre pays les femmes osent se marier; pour moi, j'aimerois mieux être condamnée à mourir dans le célibat, et cependant je sens bien que je ne suis point née pour cela.

ARISTE.

Voici Clarice, songes à te taire.

SCÈNE IV.

CLARICE, ARISTE, LISETTE.

ARISTE.

Bonjour ma chère épouse; comment va votre santé ?

CLARICE.

Je me sens aujourd'hui d'une santé parfaite.

ARISTE.

J'en suis charmé. N'êtes-vous point allarmée des précautions que j'ai prises pour mettre notre maison en sûreté ; je n'ai rien fait dans l'intention de vous déplaire.

CLARICE.

Je me conformerai toujours à vos volontés.

LISETTE, *à part.*

Dans le fond, nous enrageons bien.

ARISTE.

Dans le siècle où nous sommes, l'on ne sauroit trop avoir de prévoyance ; mais grace à mes soins, je crois que vous pourrez être en sûreté. LISETTE.

Oui, grace à vos soins, l'on ne pourra nous prendre que par famine. CLARICE.

J'approuve en tout point ce que vous faites, mais permettez-moi de faire une réflexion. ARISTE.

Parlez, madame ; est-il encore quelque mesure à prendre ?

LISETTE.

Oui. Pour que nous soyons plus en sûreté, il faudra vous munir de plusieurs pièces de canons, avec une garde femelle.

ARISTE.

Tais-toi.... De grace, madame, parlez.

CLARICE.

A voir les mesures que vous prenez, l'on diroit que c'est l'avarice qui vous domine : je sais cependant que ce n'est pas là la véritable cause de vos précautions.

LISETTE, *à part.*

Non certainement.... c'est le démon de la jalousie qui le tourmente. CLARICE.

Avouez que ce n'est point votre argent qui vous inquiète, et que c'est moi qui suis seule l'objet de votre vigilance.

LISETTE.

Hé, sans doute ! croyez-vous que monsieur étant italien, voulut vous laisser vivre à la mode de France ; qu'il vous permette d'aller aux Bals, aux Tivoli, aux Idalie, aux Elisées, aux Gymnase, vous vous trompez très-fort, et je trouve qu'il fait fort bien. Vive un mari qui, plein d'amour pour sa femme, la dérobe aux yeux de tout le monde, l'enferme toute la journée sous de bonnes serrures, et la nuit fait sentinelle.

CLARICE.

Ai-je donc donné sujet à votre jalousie ?

ARISTE.

Non ; mais nous sommes à Paris, et c'est un pays où, pour peut que l'on ait une femme aimable, chacun cherche à s'introduire chez vous pour lui faire la cour ; l'on saisit le moment où le mari est sorti ; l'on fait le galant, l'on soupire, on lui peint l'amour qu'elle inspire, on fait parler les tendres sentimens ; et le mari devient....

CLARICE.

CLARICE.

J'avois cru que ma vertu pouvoit vous rassurer sur vos craintes, et je connois trop mes devoirs...

LISETTE.

Oh! nous avons sous les yeux mille exemples, que dans pareilles circonstances le devoir s'oublie, et que la vertu chancelle.

ARISTE.

Lisette a raison; je connois en vous des sentimens, et je ne doute point de votre sagesse; mais quelle est la femme, si vertueuse qu'elle soit, qui puisse répondre de ne pas succomber? elle est toujours en garde contre elle-même; elle est sans cesse en bute à l'importunité de tous nos élégans du jour; et c'est pour vous ôter ce fardeau, que je veux interdire ma porte à tout le monde, et pour que votre vertu ne courre point de dangers. (*On frappe à la porte.*)

LISETTE.

On frappe.

ARISTE.

Voyons qui c'est. Rentrez dans votre appartement. (*Elles rentrent.*)

SCENE V.

ARISTE, PASQUIN *en dehors, frappe rudement.*

ARISTE.

Qui frappe si rudement?

PASQUIN.

Holà! quelqu'un; ouvrez.

ARISTE.

Personne n'entre ici; retirez-vous.

PASQUIN.

Il faut que j'entre, vous dis-je.

ARISTE.

Qui demandez-vous?

PASQUIN.

Je demande monsieur Ariste.

ARISTE.

Vous reviendrez demain; il est sorti.

PASQUIN.

Vous voulez rire, il faut que j'entre.

ARISTE.

L'on vous dit qu'il est sorti.

PASQUIN.

Il faut que je lui parle de la part de quelqu'un.

ARISTE.

Voyons donc ce que l'on me veut.

PASQUIN, *entrant.*

Ah! grace au ciel! la porte est ouverte, il faut bien des façons pour entrer ici.

ARISTE.

Que me veux-tu?

PASQUIN.

Un moment ; laissez-moi reprendre haleine, je me suis essoufflé en criant pour me faire ouvrir.

ARISTE.

Je ne vois point tant de raisons qui t'envoient ici.

PASQUIN.

Ceci est un secret.

ARISTE.

Que veux celui qui t'envoie ?

PASQUIN.

Ce n'est pas vous qu'il demande ; il est de certaines choses qui ne doivent point vous regarder, ainsi faites-moi parler à madame.

ARISTE.

Que dis-tu, insolent ? apprends que je suis le maître, et que je dois savoir ce qui se passe ici.

PASQUIN.

Je ne suis point chargé de vous dire le sujet qui m'amène.

ARISTE.

Tu te feras battre, si tu persistes à vouloir ne rien dire.

PASQUIN.

Battre ? c'est de quoi je n'ai pas peur.

ARISTE, *à part.*

Pour savoir de quoi il est question, je ferai mieux de m'y prendre autrement. (*haut*) Puisque tu ne veux point parler, reste-là, j'ai affaire ailleurs, et n'ai pas le temps de t'écouter. (*à part*) Cachons-nous pour savoir le sujet de son message.

PASQUIN. (*Il se cache*).

Il me laisse, c'est ce que je demandois ; voyons à présent si je pourrois trouver Lisette ; mademoiselle Lisette !

SCENE VI.

LISETTE, PASQUIN, ARISTE, *caché.*

LISETTE.

QUE vois-je ? c'est Pasquin.

PASQUIN.

D'où vient ta surprise ?

LISETTE.

C'est que personne ne peut pénétrer dans cet appartement ; monsieur Ariste ne t'a donc pas vu ?

PASQUIN.

Pardonnez-moi, ma chère ; mais je suis bien fait pour être excepté de ceux à qui l'on défend cette maison.

LISETTE.

Mais elle est défendue à tout le monde.

PASQUIN.

Mais j'ai un secret pour entrer par-tout, malgré les jaloux.

ARISTE, *à part.*

J'aurai un secret pour te rompre les os.

LISETTE.

A la fin de çà, que veux-tu ?

PASQUIN.

Remettre une lettre à ta maîtresse.

LISETTE.

Tiens, la voici.

SCENE VII.

CLARICE, LISETTE, PASQUIN, ARISTE, *caché.*

CLARICE.

Ah! te voilà, Pasquin; demandes-tu quelque chose?

PASQUIN.

J'ai bien des complimens à vous faire, et un billet à vous rendre.

ARISTE, *toujours caché.*

Ah! voilà le secret.

PASQUIN.

Je n'ai point voulu le remettre à votre époux.

CLARICE.

Eh! pourquoi?

PASQUIN.

On me l'avoit défendu.

ARISTE.

Ceci me donne des soupçons.

CLARICE.

En ce cas, donne-le moi.

PASQUIN.

Je le cherche ... le voilà.

ARISTE *qui avoit avancé doucement, se saisit du billet, et le prend au collet.*

Donnes, double traître, tu périras de ma main.

PASQUIN.

Ahi! ahi! vous m'étranglez.

CLARICE.

Mais que voulez-vous faire à ce pauvre garçon?

ARISTE.

Si cette lettre renferme la moindre chose qui puisse attenter à mon honneur, tu es perdu sans ressource.

PASQUIN.

Dans quel embarras me suis-je mis? où me fourrer? à mon secours!

ARISTE.

Au moindre cri, je vais l'assommer.

PASQUIN.

Hélas! quelle étoile est la mienne!

ARISTE *lit le billet,*

« Ma chère amie ». Scélérat, te voilà convaincu.

PASQUIN.

Je ne vois point pourquoi ce mot vous effarouche; si c'étoit une impertinence, à la bonne heure.

ARISTE.

Je l'aimerois mieux; mais achevons.

PASQUIN.

Oh! que je voudrois être dehors.

ARISTE.

« Ne pouvant vous voir tant que je voudrois, je prends la liberté de vous écrire ». De qui vient ce billet? voyons....

Bon; pour cette fois-ci, je te pardonne; mais ne remets jamais le pied ici. PASQUIN.

J'en suis quitte pour la peur.

CLARICE.

Peut-on savoir de qui est ce billet ?

ARISTE.

Oui . . . il est de madame Araminte qui nous invite à dîner chez elle aujourd'hui. CLARICE.

Vous allez sans doute lui faire une réponse ?

ARISTE.

Oui ; dis à ta maîtresse que nous ne pouvons profiter de l'honneur qu'elle nous fait, mais que nous avons donné parole ailleurs : allons, sors. PASQUIN.

Avec plaisir. . . . je suis votre serviteur.

ARISTE.

Lisette, conduis-le. (*Elle le reconduit*).

SCENE VIII.

CLARICE, ARISTE.

CLARICE.

MAIS pourquoi avoir refusé ? je vous assure que si vous aviez voulu, j'aurois accepté volontiers sa proposition.

ARISTE.

Vous ne connoissez pas cette maison, c'est un monde : l'on y est sans cesse tourmenté par mille gens qui n'ont jamais que des complimens à faire à toutes les femmes.

SCENE IX.

CLARICE, LISETTE, ARISTE.

LISETTE.

IL y a là bas un homme qui demande à vous parler.

ARISTE.

Que me veut-il ? LISETTE.

C'est le maître à danser que vous nous aviez promis.

ARISTE.

C'est vrai ; mais quand il se seroit moins pressé, il n'y auroit point eu de mal, et je crains d'avoir chez moi des gens de cette espèce. CLARICE.

Si cet homme ne vous plaît point, il est aisé de s'en défaire.

LISETTE.

Pourquoi donc ? je vais le faire entrer.

ARISTE.

Il faut faire ce que veut votre suivante.

LISETTE.

Entrez, Citoyen.

SCENE X.

CLARICE, ARISTE, LISETTE, LE MAITRE A DANSER.

LE MAITRE A DANSER.

Monsieur, j'ai bien l'honneur d'être votre très-humble serviteur.

ARISTE.

Voilà votre écolière.

LE MAITRE A DANSER.

Ah! l'aimable personne; je n'ai jamais rien vu de si accompli. (*Il la regarde fixement.*)

LISETTE.

Cet homme est fertile en politesses qui pourroient bien ne point plaire à votre époux.

ARISTE.

Mais que faites-vous donc là planté comme un canard?

LE MAITRE A DANSER.

Je regardois la taille de madame. Oh Dieu! elle est unique.

ARISTE.

Eh! donnez votre leçon.

LE MAITEE A DANSER.

Oserai-je vous demander si vous êtes femme ou fille?

ARISTE.

Qu'est-ce que cela vous fait, femme ou fille?

LE MAITRE A DANSER.

Il m'importe beaucoup de le savoir.

ARISTE.

Eh bien, elle est femme.

LE MAITRE A DANSER.

J'en suis charmé; j'aime mieux exercer mon art sur les femmes que sur les filles; je m'y prête avec plus d'attention.

ARISTE.

D'où vient, s'il vous plaît?

LE MAITRE A DANSER.

Vous allez le savoir. Pour les filles, il faut avoir une certaine retenue qui fait que l'on n'est pas toujours le maître de s'exprimer dans les termes de l'art, ce qui nous gêne beaucoup, et fait que l'écolière ne fait pas des progrès si rapides; mais avec une femme l'on peut agir librement, la regarder en face, la placer comme l'on veut, lui donner la grace, le goût, la manière, les façons; enfin, lui montrer l'art de plaire, sans qu'elle semble s'en piquer.

ARISTE.

Oui-dà. Voilà un début qui commence à n'être point de mon goût; voyons donc enfin quelle est votre manière?

LE MAITRE A DANSER.

Elle est de la dernière mode. Madame a-t-elle déjà quelques commencemens; j'entends les premiers principes de l'art.

ARISTE.

Non; tout ce qu'elle sait, c'est moi qui lui ai appris.

LISETTE.

Aussi elle est bien savante.

ARISTE.

Taisez-vous, Lisette.

LE MAITRE A DANSER.

Madame va-t-elle souvent au bal?

ARISTE.

Non; jamais.

LE MAITRE A DANSER.

Tant pis.

ARISTE.

Mais tant mieux.

LE MAITRE A DANSER.

Mais, madame, vous avez fort, c'est au bal où l'on peut se former: il est très-utile.

ARISTE.

Il est pernicieux; il corrompt les mœurs: l'on est sans cesse exposé à tous les pièges que l'on tend chaque jour à la vertu. Il faut, pour y être reçu, être mis d'une indécence impardonnable: il y a de l'extravagance même, à se laisser aborder par gens que l'on ne connoît point; l'un vous dira une ineptie, l'autre une platitude; celui-ci une obscénité, celui-là une impertinence; et je doute très-fort que l'on y puisse rencontrer une seule personne, dont la conduite soit sans reproches.

LE MAITRE A DANSER.

Les gens de la profession ne pensent pas comme vous.

ARISTE.

Je le crois bien, ils y trouvent leur intérêt; ce n'est pas l'honneur du siècle qu'ils cherchent; ils s'embarassent fort peu que l'on dise à l'avenir qu'il y ait eu un peuple qui a sacrifié son honneur, sa santé, pour danser jour et nuit; qu'il a abandonné toutes les sciences, tous les arts pour une futilité nuisible, et capable de perdre le genre humain. Allons, voyons; donnez votre leçon.

LE MAITRE A DANSER.

Je suis tout prêt. (*Il présente la main à Clarice.*) Voyons, madame.

ARISTE.

Comment! sans gants? ce n'est pas honnête: Prenez-en donc.

LE MAITRE A DANSER.

Je crois les avoir oubliés chez moi.

ARISTE.

Tenez, voilà les miens. Nous aimons ici la bienséance; nous nous importons fort peu de la mode, quand elle n'est pas réglée sur ce principe.

LE MAITRE A DANSER *met les gants.*

Pardon. Allons, madame, faites la révérence; les pieds à la première position; pas mal. Mais j'apperçois bien des défauts à corriger, soit dit sans vous déplaire.

LISETTE.

Mais, qui est apprentif n'est pas maître.

LE MAITRE A DANSER.

Je ne fais point de crime à madame. Venons aux principes: levez un peu la tête; là, bien droite. (*Il la prend par le menton.*)

ARISTE.

Doucement donc.

LE MAITRE A DANSER *lui met la main aux épaules.*

Effacez vos épaules ; la poitrine bien en avant.

ARISTE.

Vous avez les mains bien prestes.

LE MAITRE A DANSER.

Les pieds plus en dehors ; sur-tout tendez bien les genoux. (*Il met la main sur les genoux.*)

ARISTE.

Pour le coup, c'en est trop.

LE MAITRE A DANSER.

Levez un peu votre vêtement, que je voie....

ARISTE.

Parbleu, vous ne verrez rien.

LE MAITRE A DANSER.

Cependant, monsieur, il faut....

ARISTE.

Il faut décamper sur-le-champ ; et vous, mesdames, rentrez.

LISETTE.

Oh! quel homme! quel homme!

SCENE XI.

ARISTE, LE MAITRE A DANSER.

ARISTE.

Il faut que je sorte pour affaires.

LE MAITRE A DANSER.

Hé bien, que rien ne vous gêne ; je ferai bien la besogne sans vous.

ARISTE.

Non. Quand je suis absent, je ne veux chez moi ni danseur, ni musicien ; c'est une engeance un peu trop à craindre. Sortez au plutôt.

LE MAITRE A DANSER.

Mais....

ARISTE.

Point de mais. Voilà vingt-cinq francs ; votre mois est payé, et ne revenez plus.

LE MAITRE A DANSER.

Pour quelle raison ?

ARISTE.

Pour raisons à moi connues ; allons, sortez promptement de chez moi.

LE MAITRE A DANSER.

Mais encore....

ARISTE.

Sortez au plus vîte ; sinon je prends un bâton.

LE MAITRE A DANSER.

Votre façon d'agir est insultante.

ARISTE.

Tu ne t'en iras pas ?

LE MAITRE A DANSER.

Malhonnête ?

ARISTE.

Tu te feras rosser.

LE MAITRE A DANSER.

Un honnête homme se voir traiter de la sorte !

ARISTE.

Je vais t'assommer, si tu ne décampes promptement.

LE MAITRE A DANSER.

Mais tout est fermé ; par où voulez-vous que je sorte ?

ARISTE.

Il a raison ; allons, sors.

LE MAITRE A DANSER.

Je vous souhaite le bonjour ; que le diable vous emporte.

ARISTE.

Attends, attends.

LE MAITRE A DANSER *passe sa tête par la porte.*

J'oubliois de vous rendre vos gants.

ARISTE, *retire la porte, et lui prend la tête dedans.*

Tu veux rentrer, je crois.

LE MAITRE A DANSER.

Ahi ! ahi ! vous m'étranglez. A mon secours ! (*Il se dégage, et ne paroît plus*).

ARISTE, *seul.*

Le voilà enfin parti ; il faut que j'entre chez ma femme, voir si elle n'est point justement courroucée des impertinences de ce maraud.

ACTE SECOND.

Le Théâtre représente la place publique.

SCÈNE PREMIÈRE.

DORIMON, CLITANDRE, *en habit de femme.*

DORIMON.

Je ne me trompe pas, c'est je crois bien là où mon gendre demeure ; oui, sur cette place : je reconnois bien sa maison.

CLITANDRE.

Demandons, crainte de nous tromper ; vous n'êtes venu qu'une fois chez lui, lorsqu'il épousa ma cousine.

DORIMON.

Cela est vrai ; nous n'avons qu'à frapper. Si se n'est pas dans cet endroit qu'il demeure, quelqu'un pourra nous l'enseigner ; car je suis sûr que c'est sur cette place.

CLITANDRE,

Mais mon oncle, puisque nous voilà à Paris, je crois que je ne cours plus aucuns risques, et que je puis quitter cette mascarade ; car je ne vous cache point que je suis fort gêné sous cet habit.

DORIMON.

Mon neveu, un peu de patience : il faut encore attendre que j'aie reçu des nouvelles d'Italie, ce qui ne sera pas long, j'espère ; mais avant que d'entrer chez mon gendre, ressouvenez-vous bien de ce que je vous ai dit, qu'il est fort jaloux ; le

moindre soupçon lui troubleroit la cervelle ; il faudra donc vivre avec lui de manière....

CLITANDRE.

Soyez tranquille, mon oncle, j'ai de la prudence, et vous serez content de moi, je vous assure.

DORIMON.

Frappons.

ARISTE, *dans la maison.*

Qui frappe ? Que demandez-vous ?

DORIMON.

N'est-ce pas ici que demeure le citoyen Ariste ?

ARISTE.

Que lui voulez-vous ?

DORIMON.

Mais je voudrois lui parler.

ARISTE.

Il ne parle à personne.

DORIMON.

Est-ce ici chez lui ?

ARISTE.

Que vous importe ?

DORIMON.

Il m'importe beaucoup de le savoir. Dites-moi si c'est chez lui ou non ? et si je me trompe, je ne vous importunerai plus.

ARISTE.

Oui, c'est ici ; que lui voulez-vous ?

DORIMON.

En ce cas, dites-lui de descendre, que je veux lui parler ; dites-lui que c'est son beau-père.

ARISTE.

Je suis à vous dans la minute.

CLITANDRE.

On a bien de la peine pour avoir accès chez lui.

SCENE II.

DORIMON, ARISTE, CLITANDRE.

ARISTE.

QUE vois-je ! c'est vous, mon père ; comment vous portez-vous ?

DORIMON.

Je me porte fort bien ; et ma fille ?

ARISTE.

A merveille. Entrons, nous allons la voir ; elle sera enchantée de votre arrivée. Suivant ce que marque votre lettre, nous ne vous attendions pas sitôt ; est-ce là ma cousine ?

DORIMON.

Oui, je vous la laisse pour quelques instans ; il faut que je passe à la poste pour chercher des nouvelles ; dites à ma fille que je brûle du desir de l'embrasser, mais qu'il faut que je voie dans les lettres que j'attends, si une affaire qui m'intéresse, peut se terminer à l'amiable.

ARISTE.

Ne vous gênez pas; nous attendrons votre retour avec grande impatience.

SCENE III.

ARISTE, CLITANDRE.

ARISTE.

Eh bien, ma cousine, comment trouvez-vous Paris?

CLITANDRE.

C'est une fort jolie ville, les habitans y sont très-affables.

ARISTE.

Quelquefois trop; il faut se méfier de ces gens si affables, qui vous tendent souvent quelques piéges.

SCENE IV.

LISETTE, ARISTE, CLITANDRE.

LISETTE.

Monsieur.... (*à Clitandre.*) Madame, je suis votre servante.

CLITANDRE.

Est-ce là ma cousine?

LISETTE.

Non, mademoiselle, je ne suis que la suivante.

CLITANDRE.

Vous n'en êtes pas moins aimable.

LISETTE.

Cela vous plaît à dire, mademoiselle; mais il faudroit l'être beaucoup, pour l'être autant que vous.

ARISTE.

Voyons; que veux-tu?

LISETTE.

Rien; j'ai trouvé la porte ouverte, et je suis sorti pour prendre un peu l'air: vous savez que c'est ce qui nous manque chez vous.

ARISTE.

Allons, rentres; dis à ma femme que sa cousine vient d'arriver, et que nous ne tarderons pas à la voir.

LISETTE.

Votre servante, mademoiselle.

ARISTE.

Allons, rentres donc... (*à Clitandre.*) Cette fille est bavarde.

SCENE V.

ARISTE, CLITANDRE.

CLITANDRE.

N'entrons-nous pas?

ARISTE.

Un moment: je veux que Lisette prévienne ma femme de votre arrivée; la joie de vous voir, peut lui causer une surprise qui seroit peut-être nuisible à sa santé.

CLITANDRE, *à part.*

Il paroît aimer beaucoup son épouse; elle doit être très-heureuse avec lui. ARISTE, *à part.*

Avant que de la faire entrer, je veux sonder sa façon de penser. (*haut.*) Vous vous plairiez donc bien à Paris ?

CLITANDRE.

Je ne le connois pas assez pour savoir à quoi m'en tenir, mais je le trouve charmant.

ARISTE.

Vraiment oui, il est charmant, mais il est bien pernicieux: aussi, il faut avoir une grande force sur soi-même, pour ne pas se laisser entraîner aux charmes séducteurs des plaisirs que cette ville étale de tous côtés. Les mœurs sont bien différentes que dans notre pays; les usages y sont tous contraires à la tranquillité d'un mari; les femmes y ont trop de liberté, ce qui fait que, malgré elles souvent, elles tombent dans les piéges qui leurs sont tendus.

CLITANDRE.

On dit cependant qu'en Italie l'on suit à présent la méthode française, et je ne vois point qu'elle soit si ridicule que vous me le dites. ARISTE.

Cela se pourroit-il ?

CLITANDRE.

Oui, mon cousin.

ARISTE.

Seroit-il vrai que les femmes s'y conduisent comme à Paris ?

CLITANDRE.

L'on dit que c'est la même chose.

ARISTE.

Eh! que disent les maris ?

CLITANDRE.

Mais rien; chacun vit à son gré.

ARISTE.

Quelle erreur! peut-on avoir donné dans un si grand travers ? CLITANDRE.

Il n'y a rien de plus certain: la femme vit en liberté, et l'époux de même. ARISTE.

Maudit usage plus à craindre que la peste! seras-tu donc suivi de tout l'univers entier ? corromperas-tu tous les esprits ? Eh! dites-moi, ma cousine, pensez-vous vous régler sur un pareil modèle ? CLITANDRE.

Que me dites-vous ? si jamais cette idée me venoit, je me croirois indigne de vivre.

ARISTE.

Conservez toujours un si noble dessein, je vous y invite très-fort; évitez avec soin de vous laisser entraîner dans un torrent si dangereux. CLITANDRE.

Je suivrai toujours les principes que ma mère m'a donnés, et

ce seroit inutilement que l'on voudroit m'en faire changer. Elle me disoit toujours : ma fille, si vous saviez comme de jour en jour les mœurs se corrompent, bientôt l'on ne trouvera plus de bonne foi parmi les hommes.

ARISTE.

Elle avoit bien raison. La licence depuis long-temps a pris la place de la candeur ; la pudeur n'est plus qu'un fantôme ; et c'est à qui montrera plus d'indécence, plus de ridicule.

CLITANDRE.

Je n'espère point suivre cette méthode ; elle est contraire à la bienséance.

ARISTE.

Vous serez excédée par quantité d'importuns, qui viendront sans cesse louer vos charmes : d'abord vous les verrez venir pour vous embrasser.

CLITANDRE.

Des hommes m'embrasser ? fi donc !

ARISTE.

Il faudroit passer par-là.

CLITANDRE.

Je vous assure que non.

ARISTE.

Vous ne pourriez vous en défendre, l'on vous presseroit tant : si vous êtes dans un cercle, vous en aurez une douzaine autour de vous, qui vous peindront l'amour que vous leur avez inspiré.

CLITANDRE.

Me parler d'amour à moi, j'en frémis ; ce seroit pour me faire mourir, me faire tomber en pâmoison.

ARISTE, *à part.*

Cette fille est d'une sagesse à toute épreuve.

CLITANDRE.

Comme je veux éviter cette disgrâce, je ne sortirai point de chez vous, si vous voulez y consentir.

ARISTE.

Il n'est rien que je ne fasse pour vous ; cependant, il faudroit connoître Paris et les mœurs des français.

CLITANDRE.

Le peu que vous m'en avez dit, m'ôte l'envie d'en savoir davantage. Entrons chez vous ; car s'il venoit à passer quelqu'un de ces galans dont vous venez de me parler, je craindrois qu'ils ne m'abordent ; leur audace seroit punie sur-le-champ, et rien ne m'empêcheroit de les dévisager.

ARISTE.

Je suis enchanté de votre façon de penser ; permettez que je vous en témoigne toute ma joie. (*Il veut l'embrasser*).

CLITANDRE.

Que faites-vous ? vous osez.... vous blâmez dans les autres ce que vous-même voulez entreprendre ?

ARISTE.

Mais je suis votre cousin, et cela m'est permis.

CLITANDRE.

Pas plus qu'à tout autre, et je vous trouve bien téméraire ; vous êtes le seul qui ayez osé prendre cette liberté ; je vois bien que vous avez un peu suivi un usage que vous blâmez si fort.

ARISTE.

Pardon ; c'est l'excès de la joie, d'avoir trouvé en vous tant de vertus réunies : vous me serez désormais d'un grand secours.

CLITANDRE.

En quoi donc ? et qui peut vous causer une si grande joie ?

ARISTE.

Je m'en vais vous le dire. J'aime mon épouse au point d'en être jaloux ; je ferme ma porte à tout le monde ; je crois dans tous les hommes rencontrer un rival : aussi je ne reçois personne chez moi. Je ne sors jamais que pour affaires indispensables ; je possède seul les clefs de la maison. Cependant, tout m'allarme, ma femme étant seule, je crains pour mon amour, pour mon honneur ; mon ame n'est jamais tranquille. Si mon état vous fait pitié, faites que mon bonheur soit le vôtre. Sûr de vos sentimens, je mets en vous toute ma confiance.

CLITANDRE.

En quoi puis-je vous rendre service ?

ARISTE.

Demeurez auprès de ma femme ; vos yeux seront témoins de toutes ses actions, quoique je ne peux blâmer sa conduite. Cependant, j'ai un pressentiment : ma femme a été élevée à Paris : l'exemple qu'elle a toujours eu sous les yeux pourroit peut-être l'entraîner, et je ne sais pas pourquoi l'on est plutôt porté d'inclination à suivre le mal que le bien. Faites-lui sans cesse comprendre qu'il seroit dangereux de se laisser entraîner aux mœurs de ce siècle : vous avez tant de vertus, que je puis me flatter que vous ayant toujours pour modèle, la sienne ne pourra souffrir aucune atteinte. Ne la quittez point d'un pas.

CLITANDRE.

J'accepte l'emploi que vous m'offrez, quoiqu'il me paroisse bien pénible.

ARISTE.

Vous me rendez la vie.

SCENE VI.

ARISTE, CLITANDRE, CLARISSE, LISETTE.

CLARICE.

Je vous prie d'excuser si je viens interrompre votre entretien ; mais Lisette m'a dit que vous étiez avec ma cousine ; vous n'entrez point, je brûlois du desir de la voir : permettez que je vous embrasse. (*Elles s'embrassent*).

CLITANDRE.

C'est avec plaisir que je reçois cet honneur.

ARISTE.

Fort bien. A présent, ma chère femme, je n'ai plus aucune crainte.... mais, mais embrassez-vous donc encore?

CLARICE, *embrassant Clitandre.*

C'est de tout mon cœur.

ARISTE.

Présentement que vous avez ma cousine pour compagne, je vous laisse toute liberté, et je vous confie les clefs de la maison. LISETTE, *à part.*

Quel heureux changement! Si elle veut m'en croire, nous allons bien nous en donner.

ARISTE.

Je serai actuellement sans inquiétude: je vous laisse la maîtresse d'aller où vous voudrez, pourvu que ma cousine vous accompagne. LISETTE.

Vous êtes bien bon; nous ne demandions pas autre chose.

ARISTE.

Soyez persuadé que je n'abuserai point de la liberté que vous voulez bien me donner.

LISETTE.

Madame suivra toujours vos volontés, (*à part.*) et un peu les miennes. CLARICE.

Mon père est arrivé, et vous ne l'avez point fait entrer?

ARISTE.

Il ne tardera pas à revenir: il est allé à la poste chercher ses lettres. CLARICE.

Allez au devant de lui, je brûle de le voir et de l'embrasser.

ARISTE.

Je vais vous satisfaire: entrez avec votre cousine.

LISETTE.

Je vais vous faire voir tous nos appartemens; n'allez pas vous effrayer de la quantité de fers qui les garnissent, ce n'est que par précaution, crainte qu'ils ne tombent en ruine.

ARISTE.

Allons, rentrez; et toi, nous n'avons pas besoin de tes observations.

SCENE VII.

ARISTE, *seul.*

Ah! je respire: voilà ce que je desirois; je pourrai désormais donner plus de liberté à ma femme: cette cousine saura prendre soin de mon honneur. Messieurs les freluquets, vous pouvez vous frotter contre une vertu égale à la sienne, et vous serez payés de votre imprudence. Mais, voici mon beau-père.

SCENE VIII.

ARISTE, DORIMON.

ARISTE.

Nous vous attendons avec impatience.

DORIMON.

Vous me voyez transporté de plaisir. La lettre que l'on vient de me remettre à la poste me tire d'une grande inquiétude.

ARISTE.

J'en suis charmé. Mais, qu'est-ce donc ?

DORIMON.

Vous savez qu'à la mort de mon frère, je fus chargé de l'éducation de son fils et de sa fille qui restèrent orphelins.

ARISTE.

Je le sais.

DORIMON.

J'ai porté tout mes soins à ce qu'ils soient élevés tous deux dans la plus grande décence.

ARISTE.

On le voit bien dans le maintien de ma cousine, et vous n'avez pas perdu vos peines.

DORIMON.

Ecoutez-moi donc, je vous prie, jusqu'au bout. Le fils de mon frère m'a causé un chagrin qui, dieu merci, est passé à présent, et je suis sans crainte. Ce jeune homme a grandi sous mes yeux, et je l'aime comme mon enfant ; mais l'âge où l'amour commence à se faire sentir, fut pour lui un commencement de peines. Il devint donc amoureux d'un objet fort aimable: j'ai eu beau lui faire envisager sa jeunesse, je n'ai rien pu gagner sur lui. J'ai donc cherché à connoître la famille de celle qui avoit captivé son cœur : j'ai vu qu'il n'y avoit point d'inconvénient à lui permettre de continuer ses assiduités auprès de sa belle. Les choses alloient leur train, et j'étois sur le point de faire la demande en mariage, quand j'appris qu'un homme plus puissant que lui la recherchoit aussi. Mais la fille ne faisoit point pancher la balance de son côté; mon neveu s'apperçut qu'il avoit un rival. Encouragé par l'amour de sa dame, il fut le trouver pour lui dire que ses poursuites ne lui plaisoient point. Notre homme se fâcha de la témérité, lui proposa un cartel: il accepta le défi, et mon neveu le blessa dangereusement.

ARISTE.

Mais voilà une affaire sérieuse. Dans cette circonstance, quel parti avez-vous pris? La famille a dû avoir fait des poursuites.

DORIMON.

Sans doute; mais je viens d'apprendre par cette lettre que le jeune homme n'est point mort, et que cette affaire n'aura point de suite.

ARISTE.

Pour prévenir tout accident, vous avez fait sauver votre neveu: qu'est-il devenu?

DORIMON.

Pour qu'il soit plus en sûreté, je l'ai fait changer d'habits et de nom, et je l'ai amené en France avec moi.

ARISTE.

Vous avez fort bien fait. Il est donc à Paris ?

DORIMON.

Oui, vous l'avez vu.

ARISTE.

J'ai vu votre neveu ?

DORIMON.

Oui.

ARISTE.

Où puis-je l'avoir vu ?

DORIMON.

Ici.

ARISTE.

Je ne puis vous comprendre.

DORIMON.

Vous avez vu Lucinde.

ARISTE.

Oui ; elle est charmante : ses sentimens sont au-dessus de tout ce que l'on peut dire ; elle est d'une modestie, d'une douceur.... enfin, j'en suis enchanté.

DORIMON.

Eh bien, c'est mon neveu sous les habits d'une femme.

ARISTE.

Ce n'est point sa sœur !

DORIMON.

Non, c'est son frère.

ARISTE.

Comment ! c'est un homme ?

DORIMON.

Oui, vraiment.

ARISTE.

Que je suis misérable ! peut-on me jouer un pareil tour ! Il est tête à tête avec ma femme : je suis perdu. (*Il entre dans la maison avec précipitation*).

SCENE IX.

DORIMON.

Ecoutez-moi donc ; je crois qu'il est devenu fou : quelle fureur le transporte ? je n'y comprends rien. Serois-ce l'aveu que je viens de lui faire qui auroit allumé ses transports jaloux ? Entrons, et tâchons, s'il se peut, de le calmer.

SCENE X.

DORIMON, LISETTE.

LISETTE.

Ah ! mon dieu, quel tapage ! ah ! je n'en puis plus. Monsieur Ariste, votre gendre, il a, je crois, perdu l'esprit ; il casse, il brise, il met tout sens-dessus-dessous.

DORIMON.

DORIMON.

Entrons promptement; je crains que sa fureur ne tombe sur ma fille.

LISETTE.

Ne craignez rien. A l'arrivée de votre nièce, il nous a donné liberté d'aller nous promener, et nous en avons profité; votre fille vient de sortir avec elle. Nous avons une porte de derrière qui donne vis-à-vis la demeure de madame Araminte, une des amies de votre fille, et ils sont allés lui rendre une petite visite. Si vous voulez prendre de ce côté, vous allez les trouver; c'est à deux pas, au N°. 3, la première porte cochère, à gauche.

DORIMON.

J'y vais promptement.

SCENE XI.

LISETTE, *seule.*

NOTRE jaloux peut casser, briser tout à son aise, il ne trouvera personne pour l'en empêcher. Ah! quel homme! quel homme! avoir une femme aussi sage!... Pauvre sexe, voilà à quoi nous sommes réduites, à souffrir les caprices des hommes. S'il y a des femmes qui donnent dans le travers, ce sont bien souvent les maris qui en sont causes, quoiqu'il n'y a pas de règles sans exceptions. S'il y a des maris jaloux, débauchés, joueurs, ivrognes; il y a aussi des femmes coquettes, acariâtres; et tout bien pesé, je crois qu'ils ont autant de défauts l'un que l'autre; et malheur à celui qui est vertueux, quand il ne rencontre pas juste!

SCENE XII.

ARISTE, *sortant de la maison.* LISETTE.

ARISTE.

C'EN est fait, je suis mort! ce coup me perce le cœur. Ah! te voilà, réponds-moi: qu'est devenu ma femme?

LISETTE.

Je vais vous répondre, ne vous emportez pas.

ARISTE.

Qu'est-elle devenue?

LISETTE.

Mais, donnez-moi au moins le temps....

ARISTE.

De te préparer à me répondre un mensonge?

LISETTE.

Si vous craignez que je mente, je ne dirai rien.

ARISTE.

Mais non, parles donc?

LISETTE.

Puisque cela est ainsi, que vous êtes disposé à m'écouter et à me croire?

ARISTE.

Eh! mon Dieu, oui; vas-tu parler?

LISETTE.

Eh bien, si vous continuez toujours comme cela, vous ne pourrez jamais rien savoir.

ARISTE.

Oh! je grille; parleras-tu?

LISETTE.

Voulez-vous m'écouter?

ARISTE.

Quel martyre!

LISETTE.

Calmez-vous; écoutez-moi tranquillement; reprenez vos esprits.

ARISTE.

Je suis sur les épines; quelle patience il faut avoir!

LISETTE.

Ma foi, vous me la feriez perdre; et si vous ne voulez point m'écouter, je me retire

ARISTE.

Tu ne quitteras point cette place que je ne sache....

LISETTE.

En ce cas, écoutez donc.

ARISTE.

Allons, voyons; j'écoute.

LISETTE.

C'est bien heureux.

ARISTE.

Mais abrège, je t'en prie.

LISETTE.

M'y voici... Eh bien, monsieur, madame votre épouse est...

ARISTE.

Où est-elle?

LISETTE.

Elle est chez madame Araminte.

ARISTE.

Avec le cousin?

LISETTE.

Non, avec la cousine.

ARISTE.

Eh, non! c'est avec le cousin.

LISETTE.

Il a perdu l'esprit.

SCENE XIII.

ARISTE, LISETTE, CLARICE, DORIMON, CLITANDRE.

ARISTE.

Ah! je la retrouve enfin. Entrez, madame. (*Elle entre*).

DORIMON, *entrant avec Lisette.*

Mon gendre, entrez; et vous, mon neveu?

ARISTE.

Oh, vous! restez ici.

CLITANDRE.

Mon cousin....

ARISTE.

Ma prétendue cousine, détalez promptement, ou sinon.

(*Il tire son épée et le poursuit*).

CLITANDRE.

Expliquez-moi....

ARISTE.

Je n'écoute rien. (*Il le poursuit l'épée à la main*).

ACTE TROISIEME.

Le Theâtre représente l'appartement d'Ariste.

SCÈNE PREMIÈRE.

DORIMON, CLARICE, LISETTE, *occupée à faire revenir Clarice.*

LISETTE.

Allons, ma chère maîtresse, calmez-vous, reprenez vos esprits.

DORIMON.

Son état me fait pitié!

CLARICE.

A-t-on fait avertir madame Araminte?

DORIMON.

Oui, ma fille, dans un instant elle doit se rendre ici.

CLARICE.

Je crains que mon époux ne se porte à quelques excès.

DORIMON.

Ne craignez rien, ma fille; laissez-moi conduire vos intérêts, et dans peu vous serez satisfaite.

CLARICE.

Hélas! mon père, vous êtes mon seul appui; vous connoissez la pureté de mes sentimens; j'ai obéi aveuglément à toutes vos volontés. Vous m'avez unie avec un homme dont vous ignoriez le caractère; vous voyez à présent si je puis être heureuse: c'est vous qui avez formé ces liens.

DORIMON.

Ma fille, je reconnois ma faute, et je sens à présent tous mes torts.

LISETTE.

Et nous, nous en avons la peine. Maudit soit tous les jaloux! mariez-vous donc sans connoître le caractère d'un homme? voilà ce qui vous arrive. Fiez-vous à des pères pour faire votre bonheur!

DORIMON.

Allons, Lisette, ne m'accable pas de reproches; soit persuadée que je n'avois eu en vue que le bonheur de ma fille. Je lui présente un parti, elle l'accepte; et je croyois trouver en mon gendre, un homme qui réunissoit à la richesse les qualités de l'ame.

LISETTE.

Ce que c'est que l'intérêt! Se mettre la corde au cou pour quelques pistoles, c'est bien être le bourreau de soi-même. Contentement passe richesses; et le bonheur vaut mieux sous la chaumière, que le chagrin dans un beau palais: et c'est bien rare, quand l'on y rencontre autre chose!

DORIMON.

Ma faute sera réparée; je vais tout employer pour faire rompre un hymen que je n'aurois jamais dû former.

LISETTE.

Oui, vous avez raison. Un bon divorce nous affranchira pour toujours des caprices d'un homme qui est plutôt un tyran qu'un époux. Vive cette loi, elle est fort à mon gré; les maris seront plus raisonnables et les femmes plus réservées, ou sinon....

DORIMON.

Lisette a raison. Oui, ma fille, dès aujourd'hui je vais m'en occuper, et tu retrouveras le bonheur dans le sein d'un père qui te chérit.

CLARICE.

Ah! mon père, ne formez point de semblables projets; quelque soit ma peine, mon cœur ne pourra jamais y consentir.

SCENE II.

DORIMON, CLARICE, LISETTE, ARAMINTE, ISIDOR.

LISETTE.

Voici madame Araminte et son époux qui viennent vous rendre visite.

DORIMON.

Entrez, madame... vous nous voyez dans le désespoir.

ARAMINTE.

Que vous est-il donc arrivé?

LISETTE.

Faut-il le demander; c'est son époux qui nous a caressés à sa manière. Comme madame sortoit de chez vous, elle a été reconduite chez elle d'une manière bien satisfaisante: aussi nous n'allons pas être long-temps à cette chaîne, et monsieur qui est son père, va s'employer pour la rompre.

ARAMINTE.

Vous ferez fort bien.

ISIDOR.

Je vous offre chez moi un asyle.

CLARICE.

Je vous remercie infiniment, mais je sens que mon honneur s'y oppose. Quoique je sois aujourd'hui victime de la jalousie de mon époux, je ne saurois consentir à ce que vous voulez entreprendre. Que diroit le monde, si, après deux ans de mariage, l'on me voyoit faire divorce; l'on pourroit croire que ma conduite n'est pas sans reproches, et que c'est moi qui ai porté mon époux à la cruelle nécessité de se séparer de moi.

ARAMINTE.

Croyez-moi; fuyez un époux qu'un caractère affreux rend indigne de porter ce nom. LISETTE.

Allons, faites ce que l'on vous propose.

DORIMON.

Oui, ma fille; profitez des services que l'on vous offre, tandis que, de mon côté, je travaillerai à vous rendre le repos que je vous ai ôté.

SCENE III.

CLARICE, DORIMON, LISETTE, CLITANDRE, ARAMINTE, ISIDOR.

CLITANDRE.

Je sors d'un terrible embarras! j'en suis enfin échappé.

CLARICE.

Que vous est-il arrivé?

CLITANDRE.

Votre époux qui m'a poursuivi l'épée à la main pendant un quart d'heure; je tâchois de fuir à toutes jambes par des rues détournées. Ayant pris sur lui l'avance, je l'ai perdu de vue, et j'ai redemandé mon chemin; car, sans le secours de la langue, j'aurois été bien embarassé, ne connoissant point Paris. DORIMON.

Comment! que veux-tu dire? Mon gendre t'a poursuivi l'épée à la main? CLITANDRE.

Je vous dis la vérité.

CLARICE.

Mais pour quelle cause?

CLITANDRE.

Je l'ignore.

DORIMON.

C'est sans doute encore un effet de sa jalousie.

ISIDOR.

Quel sujet auroit-il d'être jaloux de mademoiselle?

DORIMON.

Mais, mon neveu, pourquoi n'êtes-vous pas entré tout de suite avec nous? CLITANDRE.

M'en a-t-il donné le temps?

DORIMON.

Je croyois que vous étiez à discourir ensemble sur ce qu'il avoit maltraité son épouse, parce qu'elle avoit sorti sans lui.

DORIMON.

Discourir! il n'a pas voulu entendre une seule parole; il a foncé sur moi trop promptement: je n'ai eu que le temps de prendre la fuite... Si j'avois eu mon épée, je ne sais ce qu'il seroit arrivé. ARAMINTE.

Comment! votre épée?

DORIMON.

Mon neveu est brave.

ISIDOR.

Que dites-vous! votre neveu ?

CLARICE.

Mon cousin ?

DORIMON.

Oui, votre cousin. Des raisons particulières m'ont forcé de lui faire prendre cet habit; j'en ai fait la confidence à mon gendre, et c'est sans doute ce qui aura excité son courroux, ayant su que vous aviez resté ensemble.

LISETTE.

Ah! ah! ah! ah! je ris de bien bon cœur; rien n'est plus plaisant. ISIDOR, *à Clitandre.*

Mais, plaisant à un certain point. Si j'étois jaloux, vous pourriez courir les mêmes risques avec moi qu'avec votre cousin; car, croiriez-vous qu'il a embrassé ma femme plus de vingt fois ? CLITANDRE.

M'en voulez-vous du mal?

ISIDOR.

A vous dire le vrai, je n'en suis pas bien courroucé.

LISETTE.

Un français sait apprécier ces folies; il a l'esprit trop bien fait pour s'en fâcher. ISIDOR.

Je vous fais mon compliment, vous jouez votre rôle à merveille. Vous m'avez reçu tantôt d'une manière à vous faire conter fleurettes. CLITANDRE.

Mais vous ne vous en acquittez pas mal. Si j'avois aussi bien été ce que je ne suis pas, vous auriez pu effaroucher ma pudeur. LISETTE.

C'est fort bien; l'on vous a fait.....

ISIDOR.

Paix donc! ma femme pourroit prendre un soupçon.

ARAMINTE.

Oh! si j'avois l'humeur jalouse, vous m'en fourniriez assez souvent le sujet. LISETTE.

Fiez-vous aux hommes, voilà comme ils sont. Mettez une perruque et un jupon à une botte de paille, et vous allez voir courir tous les hommes après, et se disputer à qui l'aura. L'on verra bientôt flamberge au vent de la part de celui qui arrivera le dernier. ARISTE, *dans la coulisse.*

C'est affreux; mais je me vengerai d'une pareille supercherie. LISETTE.

J'entends Ariste.

CLARICE.

Je suis perdue.

DORIMON.

Ne craignez rien, ma fille, vous êtes avec moi.

CLITANDRE.

Mais nous sommes chez lui.

SCENE IV.

CLARICE, DORIMON, CLITANDRE, LISETTE, ARAMINTE, ISIDOR, ARISTE.

ARISTE.

Quoi! indigne suborneur! vous osez remettre les pieds chez moi, après m'avoir joué.....

DORIMON.

Mon gendre, reprenez votre sang froid, écoutez-nous.

ARISTE.

Non, je n'écoute rien; l'on me fera raison de l'insulte que l'on vient de me faire, et ce fourbe ose encore paroître en ma présence: c'est un attentat énorme, et c'est un beau-père qui porte ce coup à mon honneur.

LISETTE.

Ecoutez-nous.

ARISTE.

Tais-toi, serpent dont le souffle empoisonné et la langue vénimeuse approuvoit tantôt mes précautions, tu me flattois pour mieux m'étrangler.

LISETTE.

Puissent tous ceux qui vous ressemblent avoir le sort que vous méritez.

ARISTE.

Ote-toi de mes yeux, ou tu ressentiras l'effet de ma colère.

LISETTE.

Excusez si je ne suis pas à vos ordres, mais je ne veux désormais obéir qu'à ma maîtresse.

ARISTE.

Tu sortiras sur l'heure, où je vais.....

DORIMON.

Doucement, mon gendre, calmez-vous; écoutez-moi tranquillement.

LISETTE.

Oui, écoutez votre arrêt.

DORIMON.

Oui, parlons d'autre chose.

ARISTE.

Je n'écoute rien; laissez-moi.

DORIMON.

Je vais vous faire savoir ma façon de penser, et après nous vous laissons.

ARISTE.

C'est ce que je desire; puissai-je ne vous revoir jamais?

DORIMON.

En vous donnant ma fille, j'ai fait son malheur; mais un père peut se tromper aussi bien que son enfant. Heureusement une loi sage est venue au secours des fautes que l'on peut commettre involontairement, et nous allons en profiter.

ARISTE.

Que voulez-vous dire?

DORIMON.

Que nous allons nous retirer chez le citoyen, qui veut bien nous donner asyle.

ARAMINTE.

Vous pouvez disposer de tout ce qui est en notre pouvoir.

ARISTE.

Vous êtes libre, je ne vous retiens pas.

DORIMON.

Mais votre épouse va nous suivre.

LISETTE.

Vous la voyez pour la dernière fois.

ISIDOR.

C'est le conseil que nous avons donné à monsieur, et il est trop sage pour ne le pas suivre.

ARISTE.

M'enlever ma femme! cela ne sera pas, je vous jure.

ARAMINTE.

Cela sera.

LISETTE.

C'est moi qui vous le jure.

ARISTE.

Vous ferez ce qu'il vous plaira, mais ma femme ne sortira pas d'ici; je suis son maître.

DORIMON.

Et moi je suis son père, c'est un titre qui m'est resté, et je m'en servirai pour réparer la faute que j'ai faite en vous la donnant; je vous attaque dès demain, et me servirai de la loi du divorce pour vous l'enlever; par ce moyen, je lui rendrai la tranquillité que vous lui avez fait perdre.

ARAMINTE, *à Dorimon.*

C'est le parti le plus sage que vous puissiez prendre.

ISIDOR.

J'emploierai tout mon pouvoir pour vous seconder.

LISETTE.

Et moi, je m'en réjouis d'avance.

ARISTE.

Tout le monde ici se déclare contre moi; et vous, ma chère femme, vous vous taisez.

CLARICE.

Moi, votre femme! vous osez me donner un nom si doux! j'ai pensé que, depuis long-temps, vous l'aviez oublié; du moins j'ai tout lieu de le croire. Après la manière dont vous vous comportez envers moi, vous me traitez plutôt en esclave qu'en épouse; en vous donnant ma main, je vous avois donné mon cœur: je vous respectois comme mon maître, je vous aimois comme amant; mais j'ai trouvé en vous peu de reconnoissance. Quel chagrin n'est-ce pas pour moi de vous voir soupçonner ma vertu, lorsque tout prouve ma fidélité? Ai-je donc mérité de subir un sort si rigoureux? vous ai-je fait

quelqu'offense?

quelqu'offense ? D'où vient votre jalousie ? Si vous aviez des soupçons, que ne m'en faisiez-vous connoître le sujet ? sans me traiter d'une maniere aussi indigne. J'ai souffert sans murmurer, crainte de vous déplaire ; rien ne peut vous guérir, et j'ai toujours été victime de ma bonne foi ; mais mon père arrive en ce jour, il est justement irrité de votre conduite ; il veut m'arracher de l'esclavage où je suis plongée. Je dois suivre ses ordres, et faire sa volonté. Vous m'avez réduite à cette extrêmité ; mais il le faut. C'en est fait, je vous quitte : je vais rompre des nœuds que la mort seule devoit briser.

LISETTE.

Voilà votre sentence prononcée.

ARISTE.

Elle porte dans mon cœur une atteinte mortelle ; tous mes sens se glacent dans mes veines ! Je succombe.

(*Il se trouve mal*).

CLARICE.

Dieu ! il meurt !

LISETTE.

Oh, que non ! . . . d'ailleurs la perte ne seroit pas grande.

CLARICE.

Par pitié, daignez le secourir.

DORIMON.

Un flacon, Lisette ; vas vîte, cours.

LISETTE.

Moi ! je ne bouge point de place. . . . Tenez, tenez, le voilà qui ouvre les yeux. Oh, qu'un mari ne meurt pas comme cela !

ARISTE.

Ma chère femme, je vous ai offensée ; je sens tous mes torts, et vous me voyez à vos pieds pour vous demander la grace d'un malheureux ! Mon père, monsieur, madame, intercédez pour moi ; vous me voyez au désespoir : laissez en ma faveur agir votre pitié ; je vous jure que désormais je me comporterai de manière à vous faire oublier les mauvais traitemens que vous avez reçus de moi.

LISETTE.

Sermens de jaloux et sermens d'ivrognes, autant en emporte le vent. Celui d'un ivrogne tient jusqu'à ce qu'il passe devant la porte d'un cabaret ; et celui d'un jaloux, jusqu'à ce qu'une mouche vienne se poser sur le front de son épouse.

CLARICE.

Taisez-vous, Lisette. . . Mon père, voyez son repentir !

DORIMON.

Ma fille, c'est vous qui me priez !

ARISTE.

Mon père ! ma chère Clarice ! je me soumets à tout ce que vous exigerez de moi. Parlez ; que faut-il vous promettre ?

DORIMON.

Il faut nous promettre de lui laisser plus de liberté, elle n'est point faite pour en abuser; et va vous dicter à sa volonté, la manière dont elle voudra se conduire.

ARISTE.

Ah! Clarice, parlez. Je souscris d'avance à tout ce que vous voudrez.

CLARICE.

Je ne prétends point vous faire la loi; je suivrai toujours celle que vous m'imposerez, vous êtes maître de tous mes vœux; et j'aurai le plaisir en redoublant mes soins, de vous faire connoître l'injustice de vos soupçons.

ARISTE.

Ce procédé redouble ma tendresse, et vient bannir de mon cœur le dangereux poison de la jalousie. Vous allez retrouver un époux occupé désormais du bonheur de vous plaire, et de se rendre digne de toute votre tendresse.....

ARAMINTE.

Si ce retour est sincère, nous vous en félicitons tous.

CLITANDRE.

Me pardonnez-vous le chagrin que je vous ai causé ?

ARISTE.

Mon cher cousin, oubliez mes torts envers vous.

LISETTE.

Si vous tenez votre parole, je ne vous demande plus mon congé.

ARISTE.

Si je la tiendrai! je le jure à la face du ciel; et je vous assure à tous, que je ne la mettrai jamais dans le cas d'user de la loi du divorce.

LISETTE.

Cette loi doit répugner à tous les époux bien unis; mais ce qui nous prouve son utilité, c'est qu'elle fait rentrer dans le devoir ceux qui pourroient s'écarter des règles de la bienséance, et dégager des liens de l'esclavage ceux dont les caractères deviennent incompatibles. Mais, Citoyens, si vous voulez suivre mon avis, c'est de bien réfléchir avant que de former les nœuds du mariage, afin de ne pas avoir la peine de les briser après.

FIN.

Imprimerie de D.-DUPRÉ, rue des Contures-St-Gervais, près l'égout de la Vieille-rue-du-Temple, N°. 446.